

Avec Bas Jan Ader

—
par Patrice Joly

Comment devient-on artiste? Il n'y a pas vraiment de mode d'emploi ni de recette: un peu par hasard, un peu par effraction, un peu à cause d'une histoire familiale, de la perte d'un père qui vous laisse désespéré face à une vie soudainement privée de guide, de direction, de soutien. Le livre de Thomas Giraud, *Avec Bas Jan Ader*, en revenant longuement sur l'enfance et la jeunesse de l'artiste hollandais, ne prétend pas expliquer l'origine d'une vocation qu'il se garde bien de qualifier comme telle. Il se contente plutôt d'esquisser des pistes et de décrire les bifurcations, les embûches et les hésitations qui se sont multipliées au cours de la formation sensible et intellectuelle du jeune artiste: notamment cette indécision fondamentale entre la carrière artistique et la philosophique qui le suivra longtemps. Jusqu'au bout même, puisque parmi les objets que l'on retrouvera dans son embarcation de fortune, avant qu'elle ne s'évanouisse à son tour — et, avec elle, les secrets d'une disparition qui continue à faire fantasmer les chroniqueurs —, on compte la fameuse et périlleuse *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel.

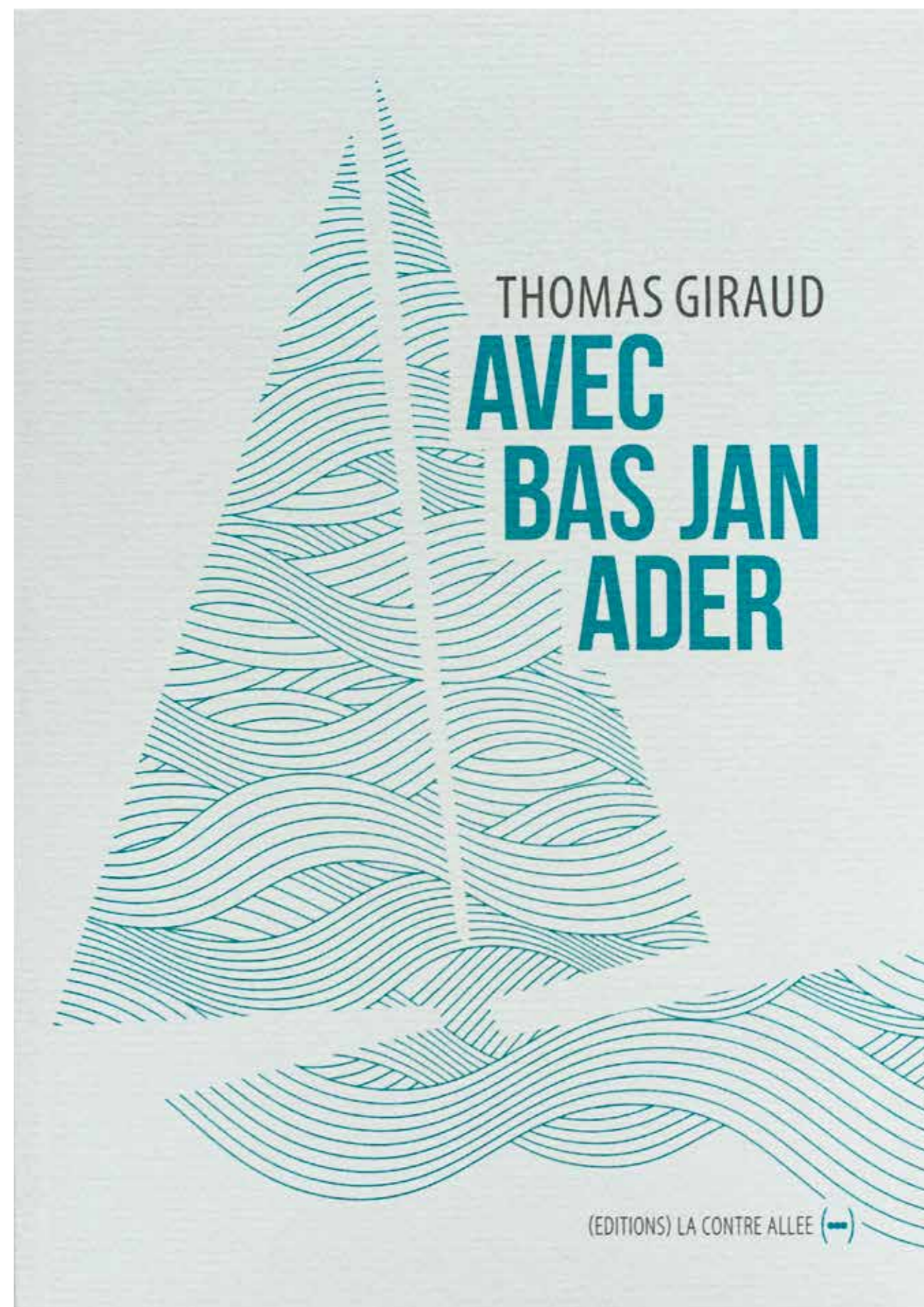
Bas Jan Ader n'est pas un artiste comme les autres; en cela, il ne se démarque pas de ses semblables dont le propre est justement d'être singulier... Bas l'est peut-être un peu plus que les autres. Toute sa courte carrière durant, il s'est ingénié à faire l'inverse de ses congénères. Déjà à l'école, il passe le plus clair de son temps à s'acharner sur une unique feuille, sur laquelle il dessine et gomme jusqu'à ce que le papier se transforme en un palimpseste indéchiffrable de traces et de sillons laissés par la pointe du crayon, laissant le geste du gommage prendre le pas sur celui de dessiner. Tout un programme. Qu'il finira par appliquer à plus grande échelle, si l'on considère que la chute n'est qu'un avatar de ce geste d'effacement.

Le livre de Thomas Giraud n'est pas une tentative de compréhension de ce qui pousse un artiste à se lancer dans une aventure risquée: celle de la traversée de l'Atlantique en solitaire sur une coquille de noix, un bateau de trois mètres quatre-vingt naviguant au milieu de vagues qui peuvent atteindre jusqu'à trois fois sa longueur. *Avec Bas Jan Ader* ne prétend pas non plus rentrer dans les pensées de l'artiste. Le «avec» donne le ton d'un livre qui essaye d'accompagner au plus près une trajectoire qui prend naissance très en amont, avec un événement fondateur qui marquera profondément la psyché de l'artiste.

Est-ce réellement la mort précoce de ce père, fusillé par les Allemands dans les bois proches de la maison familiale, qui déterminera cette destinée à la fois unique et tragique? Ce père devenu un héros un peu malgré lui, poussé par ce qu'il estime être la seule chose à faire en ces temps dramatiques de la Seconde Guerre mondiale et de la traque des Juifs: les aider à fuir l'horreur. Bas empruntera la voie fléchée d'une école des beaux-arts dont il n'aura de cesse de s'éloigner, traçant une route faite de culbutes et de sauts dans divers canaux et rivières, jusqu'à ce dernier «exploit», dont le déroulement demeure à ce jour mystérieux.

Bien que l'académisme soit justement ce que tout artiste cherche de nos jours à fuir comme la peste, il est encore recherché à l'époque ou Bas Jan Ader effectue son court séjour aux Beaux-Arts d'Amsterdam. La soudaine aura dont se voit revêtir l'artiste, qui passe son temps à gommer ses dessins et à rêvasser dans son coin avec des airs mélancoliques, en se distinguant d'un lot d'étudiants pour le moins suivistes, montre suffisamment que les postures non conformes restent à l'époque exceptionnelles. Bas sait plus ou moins jouer de cette attitude qui le singularise radicalement mais l'on ne sait si la séduction qu'exerce ce «pitre mélancolique» auprès de ses congénères suffit à compenser la déception que lui apporte la fréquentation d'un monde «beaucoup plus étriqué que ce qu'[il avait] pu en espérer». «Il n'y avait pas, au moins à tes yeux, de héros, ou même de héros ayant échoué et qui porterait dans son âme les ruines majestueuses d'un grand espoir brisé'.» Le fantôme du père hante les pensées troublées d'un jeune étudiant à la recherche d'une personnalité introuvable, capable de transcender la fadeur d'un enseignement lénifiant.

La figure paternelle est une figure récurrente dans les ouvrages de Thomas Giraud: déjà dans *Élysée*, qui narre la vie d'Élysée Reclus, le géographe anarchiste, le père joue un rôle fondamental. Il est un puissant anti-modèle contre lequel il faut se dresser pour affirmer son identité. La mère est, elle, une figure accompagnatrice, bien plus compréhensive des désirs de son fils que le père, qui n'envisage pour sa progéniture d'autre voie que celle qu'il lui a choisie: la même que la sienne. Élysée et Bas ont tous deux comme pères des pasteurs; une figure autoritaire et intransigeante pour le premier, plus douce mais suffisamment forte pour résister à la barbarie nazie pour le second.



Images tirées de l'ouvrage paru aux éditions / Images of the book published by la Contre Allée, 2021.
Photos: Philippe Nunda.



Les longues marches à travers la France du futur géographe semblent lui avoir donné le goût de la description aiguillée du paysage, à défaut de celui de la religion. Les lectures erratiques des grands noms de la philosophie allemande n'ont fait qu'accentuer l'hésitation du futur artiste quant à ses véritables motivations professionnelles. Les deux ouvrages montrent les limites et l'obsolescence de la notion de vocation, que l'on sent plus liée, quand elle émerge, à la prégnance d'une éducation autoritaire et à la pression sociale environnante qu'à une espèce d'injonction irréprouvable tombée du ciel. La vocation de Bas pour les beaux-arts, s'il en a jamais eu une, semble plus accidentelle que portée par une véritable nécessité intérieure. Il s'ennuie à l'école des beaux-arts d'Amsterdam, dans cette petite ville dont il a rapidement entrevu les limites: «on fait vite le tour d'Amsterdam. Alors même que c'est la ville la plus grande que tu aies jusque-là connue, toi aussi tu en fais rapidement le tour, comme tout le monde tu dis qu'après

quelques semaines, c'est minuscule²», préférant finalement se réfugier dans sa chambre, où il sait que cela lui évitera «de revenir toujours aux mêmes places, devant les mêmes canaux, boire les mêmes bières et croiser sans cesse les mêmes personnes³.»

Rarement la question de la vocation et de la destinée qui en découle n'aura été abordée avec autant de finesse et de précautions que dans ces deux ouvrages de Thomas Giraud, plus particulièrement dans le dernier. Si nous n'avons pas affaire à une étude psychologique clinique — que l'auteur évite consciencieusement —, la relation au père sourd constamment d'un ouvrage où la fiction pure n'intervient que dans les moments qui n'ont fait l'objet d'aucun archivage, photographique ou autre. Et pour cause: l'auteur s'est laissé emporter par le vent des hypothèses concernant les occupations auxquelles l'artiste aurait bien pu s'adonner au cours de cet ultime voyage. Car le bateau de Bas Jan Ader, l'*Ocean Wave*, n'a jamais pu livrer les secrets qu'une analyse

scientifique contemporaine aurait pu nous fournir. Ce dernier, de manière tout aussi mystérieuse que son propriétaire, a disparu au lendemain de sa découverte aux large des côtes de la Galice, dérobé par on ne sait quel admirateur de l'artiste — ou, comme le suppose à nouveau l'auteur, par un quelconque pêcheur ibérique, convaincu que la coquille de noix aux couleurs de l'Espagne ne saurait avoir d'autre destination que celle de la flottille des bateaux de pêche à laquelle il devait tout naturellement appartenir⁴...

Thomas Giraud n'impose aucune lecture pour un final aussi extraordinaire et mythique que celui de Bas Jan Ader. L'auteur se contente de remplir les vides d'une biographie à trous en imaginant quelles pensées ont pu occuper l'esprit de l'artiste alors qu'il se trouvait seul au milieu de l'océan. Peut-être spéculait-il sur ses chances de franchir l'obstacle Atlantique ou se laissait-il lentement sombrer dans la mer ogresque sur son micro Titanic, n'ayant rencontré d'autre iceberg que la pente d'une disparition programmée...

L'œuvre résolument précurseuse de Bas Jan Ader demeure aujourd'hui d'une parfaite actualité. Au-delà de la dimension romantique qui l'entoure, sa pratique est empreinte d'une détermination qui est celle de l'abandon de tout académisme et du refus concomitant de la production de quelque objet que ce soit, rétinien ou autre, pour se consacrer essentiellement à une pratique de la performance — qui deviendra sa marque de fabrique, à l'instar de ce célèbre plongeur à vélo dans les canaux d'Amsterdam. Cette série de chutes qu'il exécutera dans les environs de la capitale batave exprime le désir de tout sacrifier à l'instant, de vivre pleinement ce moment où tout bascule, juste avant que la chute ne devienne inéluctable, moment que l'auteur a parfaitement saisi: «La chute finale t'intéresse moins que le moment où on perd pied, le processus, le passage du haut vers le bas... Ce qui compte c'est de montrer comment quelqu'un tombe, la manière dont on passe du déséquilibre au basculement, ces quelques grammes qui équilibraient tout le corps sur une ligne très fine et entraînent, t'entraînent, à présent vers le sol⁵».

Les «chutes» de Bas Jan Ader, quelques extraordinaires qu'elles soient, ne font cependant pas exception dans cette deuxième moitié du XX^e siècle. Elles semblent correspondre à une forte tendance dans les arts de l'époque, peut-être initiée par celle d'Yves Klein qui, le premier, prend son envol dans les airs avant de retomber de plus belle. Mais la chute du Niçois n'en est pas vraiment une. L'artiste, pour son célèbre saut, est saisi dans la position dite «de l'ange», s'élevant plus qu'il ne retombe; lorsque les chutes de Bas témoignent, elles, d'un rapprochement inéluctable avec le sol. Par ailleurs, ce ne sont pas les rêves d'immatérialité qui animent le Hollandais mais plutôt le tribut payé à cette gravité, qui toujours nous ramène à terre, ou, à défaut, dans un canal ou une rivière pour atténuer le choc avec la surface.

C'est plus aux artistes américains que Bas Jan Ader sera associé. L'on comprend vite qu'il ne s'éternise pas dans la capitale batave, où ses tentatives — on l'imagine — doivent soulever plus d'incompréhensions et de moqueries que de véritable enthousiasme. C'est donc la Californie des Chris Burden, Baldessari, Ger Van Elk, et de son infiniment plus énergique scène que celle des austères Pays-Bas qu'il rejoindra⁶. Mais ce qui caractérise le travail du Hollandais, à la différence de tous ces adeptes de la chute, c'est que ce dernier ne semble suivre qu'une seule pente, qui le mènera à son ultime éclipse. Un Chris Burden, pour ne citer que le plus célèbre d'entre eux, multiplie quant à lui les mises en danger de son intégrité corporelle — la chute ne représentant qu'une forme parmi d'autres d'atteintes à cette dernière. À la différence de cet artiste, qui affectionne le sensationnel⁷, les embardées de Bas Jan Ader se font dans un relatif isolement. Si aucun public n'est jamais convoqué pour l'occasion, précaution est toutefois prise de documenter ces dernières par voie filmique ou photographique, pour, comme le dit Thomas Giraud: «s'éloigner de la brillance du réel éphémère, pour la pérennité de l'impossible à reproduire, et le relief du flou⁸». La «dernière chute» de Bas Jan Ader — si l'on peut la considérer comme telle —, ayant bénéficié de si peu de public que l'on est encore à se demander s'il a vraiment disparu en mer...

⁴ L'*Ocean Wave* était bizarrement peint aux couleurs rouge et or de l'Espagne.

⁵ *Op. cit.*, page 150.

⁶ Encore qu'un autre artiste hollandais remarquable, à peu près à la même époque, aurait pu faire équipe et le rejoindre dans ses expérimentations, il s'agit de Stanley Brouwn.

⁷ voir notamment *Kunst Kick* de Chris Burden (1974), où ce dernier profite de la caisse de résonance exceptionnelle que représente la foire de Bâle pour exécuter une chute dans les escaliers de la Mustermesse.

⁸ *Op. cit.*, page 120.

Avec Bas Jan Ader

—
by Patrice Joly

How does one become an artist? There is not really a user manual or recipe. A bit of chance, a bit of “breaking and entering”, a bit of family history, the loss of a father leaving you helpless in the face of life, being suddenly deprived of a guide, of direction, of support. In his book, *Avec Bas Jan Ader*, Thomas Giraud goes back in detail to the Dutch artist’s childhood and youth, though he does not claim to explain the origin of a vocation that he is careful not to consider as such. Rather, he simply sketches out leads and describes the bifurcations, traps and hesitations that multiplied during the sensitive and intellectual development of the young artist: in particular this fundamental indecisiveness between an artistic career and a philosophical one, which would haunt him for a long time. Until the very end even, since among the items that would be found in his makeshift sailboat—before it vanished in turn, with the secrets of a disappearance that, to this day, has kept the fantasies of chroniclers alive—was Hegel’s famous and perilous *Phenomenology of the Spirit*.

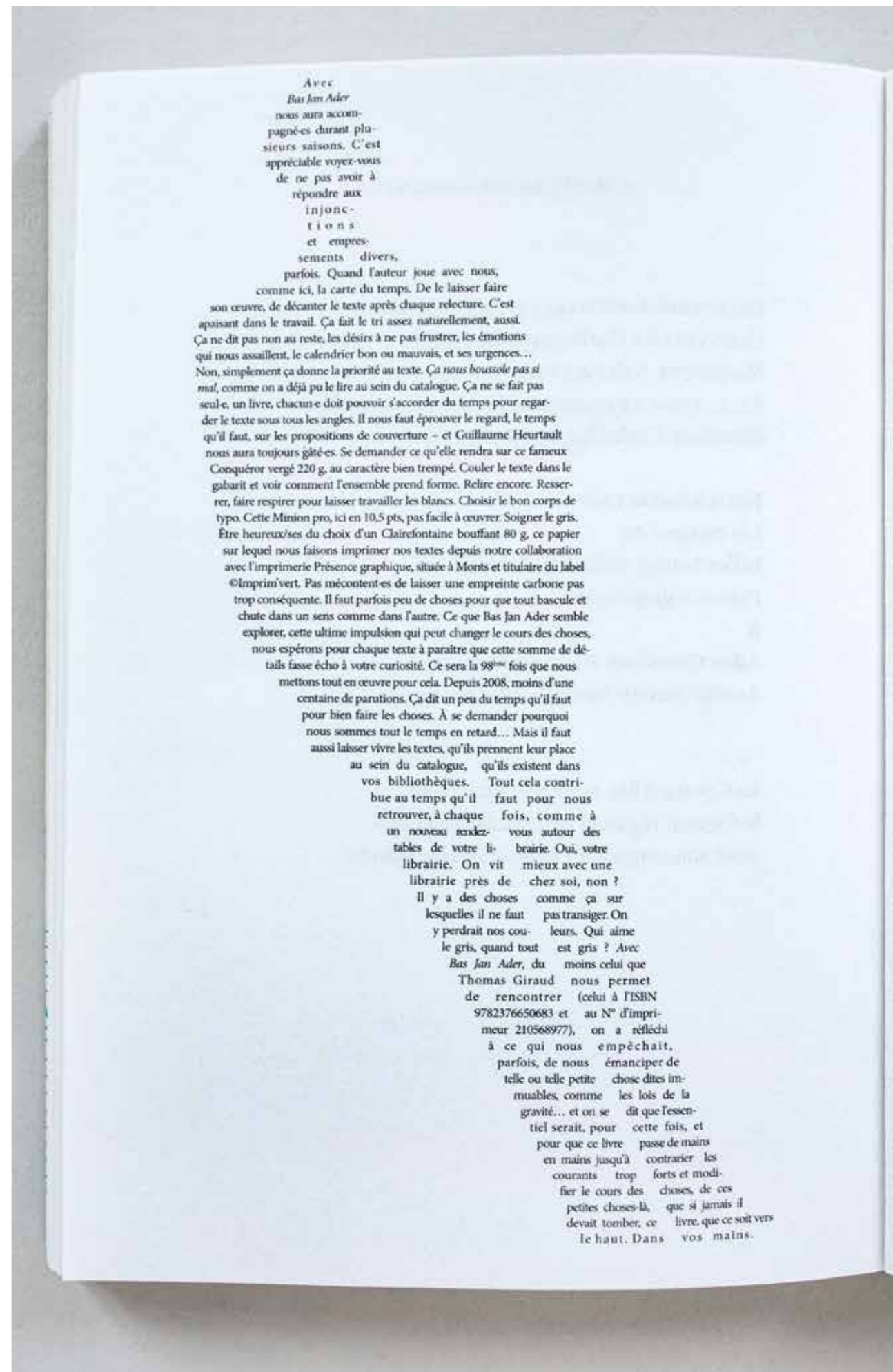
Bas Jan Ader is not like other artists, in that he does not stand out from his fellow artists whose particularity is precisely to be singular... though Bas is perhaps a little more so than the others. Throughout his short career, he has strived to do the opposite of his peers. Already at school, he spent most of his time working relentlessly on a single sheet, on which he would draw and erase until the paper turned into an indecipherable palimpsest of traces and furrows left by the tip of the pencil, as the erasing gesture supplanted that of drawing. Quite the agenda! Which he would eventually apply it on a larger scale, if his ending is to be considered as simply the avatar of the erasing gesture.

Thomas Giraud’s book is not an attempt to understand what prompts an artist to embark on a risky adventure, such as crossing the Atlantic alone on a cockleshell—a thirteen-foot boat sailing among waves that can reach up to three times its length. *Avec Bas Jan Ader* does not claim to enter the artist’s thoughts either. The word “avec” [with] sets the tone for a book that tries to follow as closely as possible a path that began very early on, with a founding event that would leave a deep mark on the artist’s psyche. Was it really the early death of his father—shot by the Germans in the woods near the family home—, that determined his both unique and tragic destiny? A father who became a hero somewhat unwillingly, driven by what he considered to be the only thing to do in the tragic times of World

War II and the hunt for the Jews: help them escape the horror. Bas would take the obvious route to a school of fine arts which he would never stop distancing himself from, hitting a road of tumbles and jumps in various canals and rivers, until his last “feat”, the details of which remain a mystery to this day.

Although academicism is precisely what every artist nowadays avoids like the plague, it was still sought after at the time when Bas Jan Ader briefly studied at the Academy of Fine Arts in Amsterdam. As he spent his days erasing his drawings, daydreaming and keeping to himself with an air of melancholy, the young artist saw himself donned a sudden aura setting him apart from a bunch of all too conformist students. This is enough to show that unconventional positions remained exceptional at the time. Bas more or less knew how to play with this attitude which radically singled him out, though it is not known whether the seductive act of this “melancholic fool”, as he performed it on his fellows, was enough to compensate for the disappointment he felt as he evolved in a world “much narrower than what [he had been] hoping for.” “There was no hero, at least in your eyes, not even a failed hero who carried within his soul the majestic ruins of a great shattered hope.” The ghost of the father haunted the troubled thoughts of a young student in search of an unreachable personality capable of transcending the insipidity of soporific teachings.

The father figure is recurrent in Thomas Giraud’s books: already in *Élysée*—which recounts the life of Élysée Reclus, the anarchist geographer—the father plays a fundamental role, a powerful anti-model that you have to stand up against to assert your identity. The mother is a guiding figure, much more understanding of her son’s desires than his father, who sees no other path for his offspring than the one he has chosen for him: the same as his. Élysée and Bas both have ministers for fathers; an authoritarian and uncompromising figure for the former, softer but strong enough to resist Nazi barbarism for the latter. The future geographer’s long walks through France seem to have given him a taste for sharp descriptions of landscapes, for lack of interest in religion. His erratic readings of the big names of German philosophers only emphasized the future artist’s hesitation as to his true professional motivations. Both books show the limits and obsolescence of the notion of vocation, which feels more connected, as it emerges, to the weight of an



Images tirées de l'ouvrage paru aux éditions / Images of the book published by la Contre Allée, 2021.
Photos: Philippe Munda.



authoritative education and to the surrounding social pressure than to some sort of irrepressible out-of-the-blue injunction fallen from the sky. Bas's vocation for the fine arts—had he ever had one—seems more accidental than driven by genuine inner necessity. He was feeling bored at the Amsterdam School of Fine Arts, in this small town whose limits he quickly became aware of: "It doesn't take long to get to know Amsterdam. Even though it is the largest city that you have ever known, you too will soon know it by heart. Like everyone else, you will say that it's tiny after a few weeks"²—eventually hiding away in his room, where he knows that it would prevent him "from always going back to the same places, by the same canals, drinking the same beer and constantly bumping into the same people."³

Rarely has the question of vocation and resulting destiny been approached with so much delicacy and care as in these two books by Thomas Giraud, and even more so in the latest one. If we are not dealing with a clinical study of someone's psychology—which the author conscientiously avoids—the relation to the father is ever present in a book where pure fiction only steps in moments that have not been the subject of any archiving, photographic or otherwise. And for good reason: the author let himself be carried away by a current of hypotheses regarding activities the artist could very well have engaged in during his final journey—since Bas Jan Ader's boat, the *Ocean Wave*, could never unveil the secrets that a contemporary scientific analysis would have. Just as mysteriously as its owner, the boat disappeared the day after its discovery off the coast of Galicia, probably stolen by some admirer, or as the author supposes, by some Iberian fisherman convinced that the Spanish-colored cockleshell had no other destination than the flotilla of fishing boats to which it should naturally belong...⁴

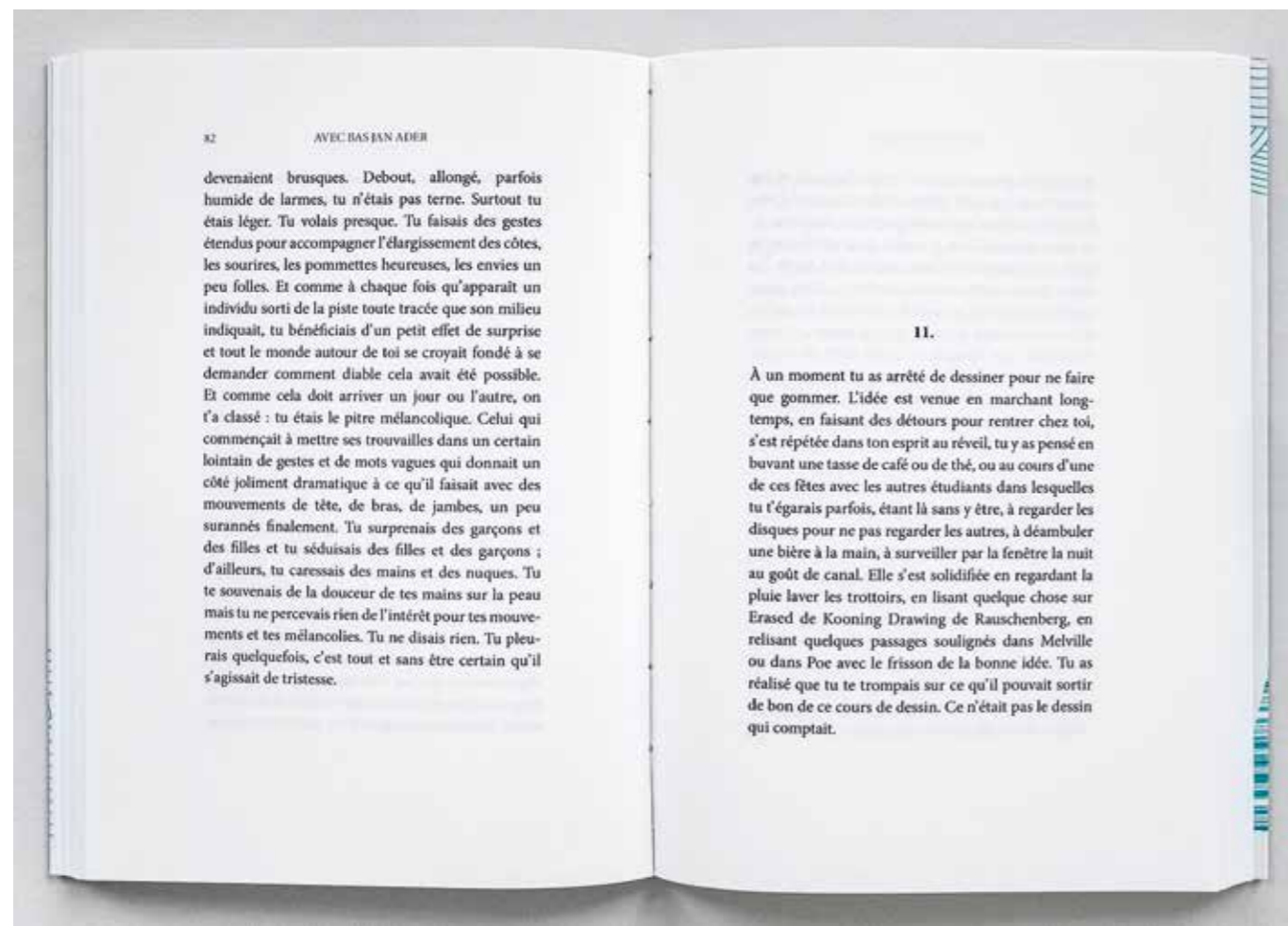
Thomas Giraud does not impose any reading for a final as extraordinary and legendary as that of Bas Jan Ader. The author simply fills in the blanks of a gap-fill biography by imagining which thoughts may have occupied the artist's mind when he was alone in the middle of the ocean. Perhaps he was speculating on his chances of crossing the Atlantic, or perhaps his micro-Titanic was slowly sinking into the ogress like sea, having encountered no iceberg other than the slope of a scheduled disappearance...

The resolutely pioneering work of Bas Jan Ader remains perfectly relevant today. Beyond the romantic dimension that surrounds it, his practice is imbued with his determination to abandon all academicism as well as his concomitant refusal to produce any object whatsoever, visual or other, in order to devote himself primarily to performance practice, which became his trademark since his

famous bicycle dive into the Amsterdam canals. The series of falls that he performed in the surroundings of the Batavian capital expresses the desire to sacrifice everything in the moment, to live to the fullest precisely when everything shifts, just before the inevitable fall—a moment the author has fathomed: "You are less interested in the final fall than the moment you lose your footing, the process, the transition from the top to the bottom... What matters is to show how someone falls, the way you go from losing balance to toppling over, those few grams that balance the whole body on a very fine line before dragging it, dragging you, now towards the ground."⁵

Bas Jan Ader's "falls", however extraordinary they may be, were no exception in the second half of the 20th century. They seem to correspond to a strong tendency in the arts at the time that may have been initiated by Yves Klein, who was the first to take off in the air before falling back down even harder. But the fall of the man from Nice is not a real one. Klein's famous leap in the so-called "angel" position was caught on camera, translating a movement that is somewhat rising rather than falling. Conversely, Bas's falls bear witness to an inevitable coming closer to the ground. Besides, the Dutchman's motivation was not about dreams of immateriality but rather the tribute he paid to gravity, which always brings us back to earth, or into a canal or river to absorb the shock with the surface.

It is more with American artists that Bas Jan Ader would later on be associated. We quickly understand that he did not stay forever in the Batavian capital, where his attempts—one can imagine—must have prompted misunderstanding and mockery more than genuine enthusiasm. He would therefore end up in California—the land of Chris Burden, Baldessari, Ger Van Elk, and an infinitely more energetic scene than the austere Netherlands.⁶ But what characterizes the work of the Dutchman, unlike all of those fall enthusiasts, is that he seemed to slip down one single slope, which would lead him to his ultimate eclipse. Chris Burden, to name only the most famous among them, has repeatedly endangered his physical integrity—the fall representing but one type of threat to the latter among many others. Unlike this artist who liked sensationalism,⁷ Bas Jan Ader's swerves took place in relative isolation. If no public was ever convened, care was still taken to document them by way of film or photographs "to move away from the brilliance of ephemeral reality, for the permanence of what's impossible to reproduce, and for the depth of the blur" as Thomas Giraud puts it.⁸ Bas Jan Ader's "last fall"—if it can be considered as such—was witnessed by such a reduced audience that we are still wondering if he really did disappear at sea...



² *Op. cit.*, page 87.

³ *Op. cit.*, page 87.

⁴ Oddly, the *Ocean Wave* was painted in the golden and red colors of Spain.

⁵ *Op. cit.*, page 150

⁶ Although another remarkable Dutch artist, Stanley Brouwn, could have teamed up with him and joined him in his experiments.

⁷ See in particular *Kunst Kick* by Chris Burden (1974), who performed a fall down the stairs of the Musternesse during Art Basel, using the fair as an exceptional amplifier to showcase his work.

⁸ *Op. cit.*, page 120.